
Collectif, *Artisanat et métiers en Méditerranée médiévale et moderne*

Philippe Bernard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccm/3900>

DOI : 10.4000/ccm.3900

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2019

Pagination : 368-371

ISBN : 978-2-490783-04-5

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Philippe Bernard, « Collectif, *Artisanat et métiers en Méditerranée médiévale et moderne* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 248 | 2019, mis en ligne le 01 octobre 2019, consulté le 16 février 2021.
URL : <http://journals.openedition.org/ccm/3900> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.3900>



La revue *Cahiers de civilisation médiévale* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Artisanat et métiers en Méditerranée médiévale et moderne, S. BURRI et M. OUERFELLI (dir.), Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence (Confluent des sciences), 2018.

Sous un titre qu'ils reconnaissent comme « généreux », Sylvain Burri et Mohamed Ouerfelli nous proposent un ouvrage singulier qui engage le lecteur à faire un pas de côté, à bousculer un peu, de manière salutaire, ses habitudes de pensée. Ce volume ne prétend aucunement à la synthèse mais entend constituer, selon ses curateurs, un « espace de rencontre et de réflexion dans lequel se confrontent et se croisent les approches d'historiens, d'archéologues et d'historiens de l'art sur l'artisanat, considéré tant dans ses formes les plus prestigieuses que les plus modestes, sur les deux rives de la Méditerranée, et ce dans le temps long du Moyen Âge au XIX^e siècle » (p. 10). Et il faut reconnaître que la succession de contributions nous entraînant d'un atelier de potier médiéval de Beaucaire aux tanneries modernes de Damas, en passant par les boutiques d'apothicaire siciliennes, conserve quelque chose de la dynamique des quatre rencontres dont le livre est issu. La confrontation des approches joue ici pleinement et l'ensemble présente un aspect méthodologique fort, dont témoigne le caractère récurrent de la réflexion menée sur les sources utilisables : que ces dernières soient archéologiques (Olivier Thuaudet ou Chiara Marcotulli et Éliisa Pruno), écrites (Alloua Amara, Mourad Araar, Yassir Benhima ou Nicolas Maughan) ou iconographiques (Martine Vasselin).

Ce livre regroupe, outre l'introduction et la conclusion dues aux curateurs, une vingtaine de contributions d'inégales longueurs qui ne seront pas, ici, présentées en détail. Chacun des articles est suivi de quelques annexes (souvent un cahier de figures), d'une bibliographie fort bienvenue et de résumés en français et en anglais. Certains, relativement synthétiques, peuvent porter sur des aires géographiques et/ou des chronologies assez larges et envisager, par exemple, « le monde de la mine au Moyen Âge » (Christine Bailly-Maître et Nicolas Minvielle Larousse) ou « le cadre légal de l'activité de la tannerie en Occident musulman médiéval » (Y. Benhima). D'autres, plus monographiques, s'apparentent à des études de cas et se focalisent sur une ou plusieurs villes et/ou sur un métier (tanneurs de Damas [Brigitte Marino] ou apothicaires de Barcelone [Carles Vela Aulesa] par ex.). Cet assemblage rend compte, à sa façon, de la vitalité et de la diversité des recherches menées dans des domaines qui n'occupent généralement pas le devant de la scène, en matière d'histoire du travail. Il attire l'attention sur la possibilité d'aborder des

questions majeures telles que celles de l'expertise, du recrutement ou de l'origine de la main-d'œuvre, des transferts de savoir-faire ou de la formation des districts industriels, non seulement à partir de la métallurgie, du bâtiment ou de l'industrie textile, mais d'un prisme beaucoup plus large d'activités. La démarche replace ainsi la production sur une toile de fond complexe faite d'une multitude de métiers qui ne sont pas autant d'îlots indépendants, de mondes clos. B. Marino, dans l'article qu'elle consacre aux tanneries de Damas au XVIII^e s., pointe la « frontière mouvante » qui a pu exister entre métiers, et le caractère parfois conflictuel des rapports entretenus entre des professions comme celles de chausseur et de tanneur. C'est, en revanche, sur la complémentarité qu'insistent des auteurs comme S. Burri, en énumérant les divers usages du liège, ou Moez Dridi, quand il évoque les différents produits dérivés du palmier dattier. N. Maughan y revient dans son article original (« Toxicité et nuisances des tanneries marseillaises ») quand il souligne que « la tannerie et les métiers du cuir ont toujours été un maillon au sein d'un large réseau d'activités artisanales productrices de déchets et de nuisances mais surtout consommatrices d'importantes quantités de matières premières végétales prélevées localement, dans d'autres départements ou régions limitrophes voire dans d'autres pays » (p. 399).

La diversité et l'originalité des activités traitées peuvent surprendre dans la mesure où nous sommes habitués à une forme de hiérarchisation des métiers. L'ouvrage n'entend pas démontrer que toutes ces productions pesaient du même poids dans la société. Il rend quelque peu compte d'une variété qu'écrasent souvent des activités dites majeures (industrie textile, grands chantiers de construction...). La capacité « industrielle » à livrer en quantité, régulièrement, une production qui ne se limite pas au marché local se rencontre largement. Le témoignage nous en est fourni par le cas de la fabrication des épingles, dont l'enquête menée par O. Thuaudet montre que, si elle ne nécessitait pas d'installations lourdes, elle n'en suivait pas moins une chaîne opératoire complexe, aboutissant à la mise sur le marché de grandes quantités d'un produit de grande consommation, relativement standardisé et de faible prix. Mais le fait est également patent pour les grands ateliers potiers attestés dans les villes de Thrace, entre XVIII^e et XX^e s., Véronique François exposant que la guilde des potiers grecs de Kirkkilissé (Turquie) ne rassemblait, à cette époque, pas moins de 800 membres.

Le décloisonnement recherché par les responsables de ce livre passe par la prise en compte de la production

des matières premières « depuis leur extraction jusqu'à leur consommation ». Il participe, à sa façon, de la réévaluation des rapports villes-campagnes engagée largement depuis plusieurs années, remettant à son tour en cause la pertinence de la césure entre monde urbain et rural. La campagne est, certes, le lieu de production d'une part importante des matières premières. Elle est aussi le lieu d'exercice d'activités artisanales et industrielles dont l'historiographie la plus récente a mis en évidence la vitalité. Plusieurs contributions y reviennent, dont celle de C. Bailly-Maître et N. Minvielle Larousse sur le monde de la mine au Moyen Âge. Il ne s'agit pas, par un effet de balancier absurde, de nier les différences qui ont pu exister mais, précisément, de s'arrêter sur celles-ci, de les caractériser au mieux à l'exemple de nuances proposées pour le Maghreb médiéval par A. Amara qui note (p. 206) que « les régions pastorales sont réputées pour le travail des laines, mais [que] la confection des tissus est strictement liée aux ateliers urbains ».

S. Burri et M. Ouerfelli rappellent, dans leur introduction générale précisément intitulée « La Méditerranée, observatoire privilégié de l'artisanat et des industries », la réflexion conduite ces dernières années sur les concepts d'« artisanat » et d'« industrie », à la suite de l'article que Philippe Braunstein consacra aux « artisans » (Philippe BRAUNSTEIN, « Artisans », dans *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, J. LE GOFF et J.-C. SCHMITT (dir.), Paris, Fayard, 1999, p. 67-75). C'est toutefois le binôme *Artisanat et métiers* qui a été retenu pour le titre du volume. Les curateurs n'expliquent pas un choix qui laisse entendre clairement, toutefois, que cette réflexion n'est pas centrale dans leur propos. Cela reflète sans doute une volonté de respecter les disparités régnant entre les historiographies convoquées – ces questions terminologiques n'étant pas aussi riches de sens dans toutes aires culturelles envisagées. Ce parti-pris présente, en outre, l'avantage de ne pas placer artisanat et industrie dans une opposition frontale, alors même que la limite entre les deux n'est pas toujours très nette. C'est précisément ce que rappelle le titre de l'article par lequel débute le livre (« Entre artisanat et industrie : le monde de la mine au Moyen Âge », C. Bailly-Maître et N. Minvielle Larousse) et plusieurs contributeurs soulignent au contraire les liens entre les deux. V. François rappelant, par exemple, que grands ateliers et petites structures familiales ont pu coexister pour la fabrication des poteries, en Thrace, pour offrir une gamme plus large de produits et répondre aux attentes d'une clientèle diversifiée, et M. Ouerfelli retraçant l'évolution du métier de fabricant de sucre

et le passage « d'un atelier familial à de véritables entreprises industrielles » (p. 540).

Le fait de concentrer l'attention sur les différences et oppositions entre artisanat et industrie revient, en outre, à négliger *a priori* une autoproduction qui n'est pas l'apanage du milieu rural et qui ne se trouve pas nécessairement liée à un marché. Marie-Astrid Chazottes y fait allusion pour les battants de sonnailles ou de clarines confectionnés par les bergers et S. Burri la mentionne à travers l'allusion à des récoltes de liège faites « à des fins domestiques ».

Enfin, avec le terme « métiers », l'attention est portée aussi des niveaux de production vers les modes d'organisation de cette production ou vers son encadrement réglementaire : une thématique de recherche qui connaît un fort renouveau depuis quelques années. La question des regroupements professionnels et de la réglementation des métiers est abordée de manière assez classique dans nombre d'articles portant sur l'Occident chrétien (qu'il s'agisse du cas des tanneries marseillaises – N. Maughan – ou de celui des apothicaires siciliens – D. Santoro) et musulman (on peut citer l'étude de Y. Benhima sur « le cadre légal de l'activité de la tannerie en Occident musulman ») comme sur le Proche-Orient (par ex., l'article très détaillé de B. Marino sur les tanneurs de Damas au ^{xviii} s.); l'un des apports majeurs du présent ouvrage consistant dans l'ampleur de la vision comparative proposée. Les regroupements ont aussi comme contrepartie de renforcer certaines formes d'exclusion et la belle synthèse que proposent Ivan Armenteros-Martínez et Roser Salicrú i Lluch sur les esclaves dans les villes du sud de l'Europe occidentale (^{xiv}-^{xv} s.), rappelle que le travail ne se réduit pas aux activités des seuls personnels qualifiés, des gens de métier. Une part difficilement évaluable de la population, qui dépassait les effectifs des seuls esclaves et formait le gros de la main-d'œuvre, se trouvait ballottée entre plusieurs mondes (artisanal et industriel, urbain et rural) tissant des liens entre ceux-ci et usant de la pluriactivité comme arme contre la misère.

Le choix d'un découpage disciplinaire, chronologique et géographique, revendiqué par les éditeurs, entend amener le lecteur à prendre pleinement conscience du caractère transversal de nombre des thématiques traitées. C'est ce qui fragilise un peu le plan en trois parties qui a été retenu. La première partie « Techniques, extraction et transformation des matières premières » regroupe des interventions centrées sur une production et propose une approche technique d'activités (la fabrication des épingles, celle des battants de sonnailles ou du miel de dattes) pour le moins méconnues. Elle invite

aussi, à partir du cas de la levée du liège (S. Burri) à une réflexion stimulante sur la saisonnalité des techniques ; cet article mettant à mal le présupposé d'une prévalence de la rationalité écologique sur des considérations plus économiques. Avec les structures d'une savonnerie tout d'abord interprétées comme appartenant à une teinturerie, C. Marcotulli et É. Pruno mettent pour leur part l'accent sur la nécessité d'une appréhension aussi précise que possible des processus techniques dans l'analyse des vestiges. Mais les techniques débordent largement ce chapitre et s'invitent naturellement dans la deuxième partie du livre « Les métiers dans la ville et sa périphérie », à travers les multiples allusions faites à la réglementation. La ville est, alors, l'occasion d'aborder un thème que l'on pourrait qualifier « d'actualité » et qui se trouve encore peu traité : celui de la pollution (Y. Benhima, N. Maughan). La dernière partie « circulation, transmission et mutation des savoirs » aborde elle aussi les questions techniques et la réglementation, mais se concentre sur les métiers de potier et d'apothicaire. L'ouvrage passe ainsi outre le relatif isolement des études menées sur la céramique qui se sont développées de manière relativement autonome, en lien étroit avec l'archéologie. Il les réintègre au sein du monde de l'artisanat et des métiers et met, ce faisant, en valeur leurs apports en matière d'histoire économique, technique et sociale. Les travaux de Guergana Guionova et Lucy Vallauri sur un atelier de potier beaucairois « à la façon de Saint-Quentin » illustrent parfaitement ce que l'analyse minutieuse d'une production peut nous apprendre sur les transferts de savoir-faire à l'intérieur d'une région. Mais avec la remarquable étude d'Yves Porter sur les potiers de Kâshân, c'est à l'échelle plus ample du monde iranien que s'appréhende la diffusion d'œuvres qui « émergent d'une saga qui reflète en mode mineur les amples mouvements politiques, économiques et culturels du bouillonnement caractéristique de l'époque » (p. 453). Dans cette ultime partie, nous retrouvons encore des échos des thématiques des précédentes mais si hommes, et femmes, au travail jalonnent l'ensemble de l'ouvrage une place particulière est, ici, accordée aux acteurs, à travers des portraits singuliers – comme celui de l'apothicaire barcelonais Francesc Ses Canes (C. Vela Aulesa) –, une attention portée aux « signatures » (Y. Porter) ou la restitution de parcours sur plusieurs générations (Y. Porter, M. Ouerfelli).

Le présent ouvrage, par l'ouverture assez unique qu'il propose sur un vaste éventail de recherches menées dans des domaines variés, attise la curiosité et invite à la découverte, aux comparaisons. L'une de

ses premières qualités, avant même de nous engager à franchir les limites (disciplinaires, chronologiques ou géographiques) pour nourrir notre réflexion d'autres apports, est de nous donner à voir, de nous permettre d'apprécier une richesse que la spécialisation scientifique occulte le plus souvent.

Philippe BERNARDI.
UMR 7298 – LA3M
Université d'Aix-Marseille